

juxtaposées ou unies, sans qu'il y ait subordination de l'une à l'autre, chacune d'elles possédant par elle-même un sens complet, ces propositions sont indépendantes ; que, quand deux ou plusieurs propositions sont unies de telle sorte que le sens de l'une puisse être complet sans le secours de l'autre, celle des propositions qui fait la loi à l'autre ou aux autres est la proposition principale, tandis que celle qui subit la loi de la proposition principale, qui a besoin de la proposition principale pour que son sens soit complet, est une proposition subordonnée. — *Manuel général de l'inst. primaire.*

### Difficulté de l'éducation des filles.

(suite)

De la beauté, passons à l'art de la faire valoir, c'est-à-dire à la parure. Il y a ici quelque chose de plus : car la beauté vient de la nature, et la parure vient de nous mêmes ; nous ne pouvons rien sur la beauté, si ce n'est par la parure. Mais la parure est notre œuvre, et nous pouvons y montrer nos qualités ou nos travers. Il faut bien distinguer dans l'art de la toilette le luxe et le goût. Le luxe est le superflu ; le goût est presque le nécessaire. Le luxe n'est réservé qu'à la richesse, mais le goût est de toutes les classes et rétablit l'égalité. Le luxe est un accident et n'a aucun rapport à la personne ; il ne lui fait point vraiment honneur. Le goût, au contraire, est une qualité propre à la personne ; ce n'est point sans doute une vertu, mais enfin c'est un mérite. Le luxe, d'ailleurs, est une chose relative, ce qui est luxe pour l'un ne l'est pas pour l'autre ; ce n'est pas un luxe dans une reine de porter des diamants ; c'est un luxe pour une paysanne de porter un chapeau. Le luxe est souvent l'ennemi du goût ; et c'est une des parties du goût de bien distinguer le luxe qui convient à l'âge et à la condition. Le luxe est surtout déplacé chez les jeunes filles. Je voudrais qu'avec la toilette seule on sût donner à la jeune fille des leçons d'art et de vertu. Comme elles comprennent merveilleusement les conditions de l'art de se parer, on pourrait, à l'aide de ces simples idées, leur faire sentir et saisir des idées plus hautes. Les principes de l'art sont toujours les mêmes, dans les petites comme dans les grandes choses. Une personne qui se met bien applique, sans le savoir, les mêmes principes que Raphaël ou Racine dans la composition de leurs chefs-d'œuvre. Que fait une belle personne en se parant ? Elle s'idéalise en quelque sorte : sans employer aucun mensonge, elle sait se rehausser et mettre en relief les agréments de sa personne, par l'art des ajustements et l'habile combinaison des lignes et des couleurs ; elle fait sur elle même le même travail qu'un grand peintre sur son modèle ; elle s'offre à nous, non pas telle qu'elle est d'ordinaire, mais telle qu'on voudrait la voir toujours ; elle est mieux qu'elle même, sans cesser d'être elle-même. On peut lui faire comprendre, par son propre exemple, les conditions de l'art vrai, celui qui ennoblit et qui épure sans défigurer. On peut lui faire comprendre également ce que c'est que l'art faux, mesquin, fastidieux, par l'exemple de ces toilettes choquantes, où la disconvenance des couleurs, l'abus des ornements, l'emploi des artifices et du mensonge, blessent la vue et révoltent le goût. La différence de l'art vrai et de l'art faux, c'est la différence de la jeune fille qui choisit avec goût les couleurs qui font mieux ressortir le virginal éclat de son teint, et de la femme qui se farde.

La parure peut encore être une école de morale ; car si la jeune fille comprend vite que le meilleur moyen de plaire est une certaine simplicité dans la mise, une certaine harmonie, ne comprendra-t-elle pas qu'elle plaira bien mieux encore en introduisant les mêmes qualités dans son caractère ? N'y a-t-il pas aussi un art de se parer à l'intérieur, et un certain goût, en quelque sorte,

qui consiste dans la simplicité, dans la discrétion, dans la pudeur, et dans une harmonie générale, où l'on ne remarque rien qui brille en particulier, mais où tout à la fois est charme et suavité ?

Passons aux qualités de l'esprit. Quelle direction faut-il donner à l'esprit de la jeune fille ? Jusqu'à quel point doit-elle penser, raisonner, parler ; enfin, dans quelle mesure convient-il qu'une jeune personne ait de l'esprit ? Nous sommes ici entre deux extrémités. Si nous conseillons à la femme ou à la jeune fille de se renfermer strictement dans les travaux du ménage, nous serons accusé de vouloir abaisser la femme, et de la réduire, comme le bonhomme Chrysale, à savoir distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses.

Ce n'est point à dire qu'une femme doive être savante, ni qu'elle doive faire état de juger et de parler des belles choses. Si le pédantisme est insupportable dans l'homme, il l'est bien plus encore dans la femme ; mais il est inutile de rien ajouter à la critique de Molière. Seulement il ne faut point, sous prétexte de pédantisme, écarter de l'esprit de la femme tout ce qui peut lui donner plus d'élevation et plus d'attrait. Il ne faut pas qu'elle sache trop, je le veux bien ; mais il faudrait être barbare pour ne pas sentir le prix d'un esprit élégant et orné, d'un goût fin et délicat, d'une parole facile et choisie, et d'un sentiment élevé des beautés de l'art, de la nature et de la poésie. Or, ces avantages ne s'obtiennent pas sans quelque lecture et sans quelque instruction.

Il faut donc, dans l'éducation des filles, tenir avec beaucoup de circonspection le juste milieu, entre une réserve étroite qui éteindrait toute imagination et toute vigueur d'esprit, et une prétention fastueuse qui les chargerait d'une vaine science et les remplirait d'orgueil.

Je ne crois point qu'il soit nécessaire qu'une jeune fille apprenne beaucoup : l'important, c'est de bien apprendre. Ce n'est pas la matière de l'instruction qui importe, c'est l'usage que l'on en fait. Voici les deux résultats que je voudrais obtenir dans une éducation : l'habitude de réfléchir et la faculté de sentir délicatement.

Quoique le goût du beau soit d'un usage moins nécessaire et moins universel que la solidité du jugement, il ne faut pas croire que ce soit simplement un luxe ; si c'est un superflu, c'est un superflu charmant et presque nécessaire dans les classes distinguées. Un vrai sentiment des arts anime l'existence de la jeune fille, et l'empêche de rechercher des distractions moins salutaires. Avant le moment des soins pénibles et minutieux de la famille, et dans ce loisir que donnent aux jeunes filles leur âge et l'aisance de leurs parents, il n'y a point d'occupation plus aimable, ni plus excellente que la pratique sentie des beaux arts, à la condition que l'on ne prendra pas le goût pour le talent, ni le talent pour le génie, à la condition encore que ces ornements de l'esprit ne donneront point lieu à une vanité frivole, ni à un désir insatiable d'applaudissements.

Ce n'est pas seulement par l'enseignement que l'on peut former les femmes à ces nobles et élégantes habitudes d'esprit, c'est surtout par l'entretien. Mais comme l'entretien du monde est plein de maximes fausses, et ne roule le plus souvent que sur des matières frivoles, c'est à la conversation de famille, c'est à l'entretien du père et de la mère que la jeune fille devra la meilleure partie de son éducation. On peut faire pénétrer dans l'esprit d'une jeune personne beaucoup plus d'idées justes par ces leçons insensibles de la conversation journalière, que par un enseignement précis et prémédité. La jeune fille se défie moins de ce qu'on lui enseigne sans appareil, et elle comprend mieux ce dont elle voit l'application dans les actions de la vie.

Je suppose une jeune personne formée d'après ces principes : elle possèdera toutes les qualités qui font la